



Charles De Coster

Légendes flamandes



contes

Légendes flamandes

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2017 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © Pieter Brueghel l'Ancien, Les Proverbes flamands, 1559

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-144-7

Dépôt légal : D/2017/12.583/15

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Charles De Coster

Légendes flamandes

contes

Postface de Jean-Marie-Klinkenberg



NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

de Jean-Marie-Klinkenberg

Le texte de la présente réédition des *Légendes flamandes* reproduit pour l'essentiel l'édition critique établie par Joseph Hanse – le principal spécialiste de l'œuvre de Charles De Coster – publiée dans la collection « Archives du futur » (Bruxelles, Labor, 1990). Celle-ci se fonde sur la seconde édition de 1861, la dernière dont De Coster ait assumé la responsabilité. Elle la suit avec une grande fidélité.

C'est ce qui explique que le présent texte contient, outre l'originalité de langue décrite dans la postface du volume, des particularités formelles propres à dérouter le lecteur du XXI^e siècle.

Ainsi, l'auteur a systématiquement introduit des points à la fin des titres, et sa ponctuation est parfois erratique. L'édition

conserve aussi un trait propre à De Coster, que l'on retrouvera dans sa *Légende d'Ulenspiegel* : la disparate. Si l'auteur a majoritairement choisi de mettre une majuscule aux noms désignant un titre (comme « Messire », « Seigneur », « Saint », etc.), il se garde de le faire systématiquement. De même, les noms étrangers et les surnoms de certains personnages sont généralement écrits en italique, mais ce n'est pas le cas partout.

Contrairement à la politique suivie dans son édition définitive de *La Légende d'Ulenspiegel* (1959, revue en 1966), où cédant à la tentation de rectifier le texte de De Coster, il s'écarte fréquemment du texte de l'édition originale (très insatisfaisante il est vrai), Hanse a ici laissé subsister tous les traits dont il vient d'être question, et notamment la disparate. L'édition que publie « Espace Nord » en 2017 les respecte également. Outre que l'on a introduit la mention générique « Contes » sur la page de titre, on s'est contenté de corriger, dans la ponctuation, quelques rares inadvertances de l'auteur, qui viennent s'ajouter à la petite quarantaine de coquilles déjà redressées par Hanse. On a également accentué les capitales, ce que, au temps de la composition au plomb, les imprimeurs omettaient souvent de faire pour des raisons économiques.

Les Frères de la Bonne Trogne

I

De la voix lamentable que Pieter Gans ouït en son clos et de la flamme courant sur le gazon.

Cependant qu'en Brabant gouvernait le bon duc, étaient à Uccle, en l'hôtellerie de *la Trompe*, les *Frères de la Bonne Trogne*, ainsi bien nommés ; car chacun avait face joyeuse, ornée, en signe de grasse vie, de deux mentons pour le moins ; c'étaient les jeunes : mais les vieux en avaient davantage.

Ainsi fut leur confrérie instituée :

Pieter Gans, hôte de la susdite Trompe, se deffublant une nuit pour s'étendre en lit, ouït en son clos, une voix lamentable ullant : « La langue me pèle, mouille, mouille ! je meurs de maie soif. »

Pensant d'abord que ce fût quelque buveur, il se coucha bien paisiblement, nonobstant que l'on criât toujours endéans le clos : « Mouille, mouille ! Je meurs de maie soif ; » mais ce, si mélancoliquement, que Pieter Gans se leva de force et vint à la fenêtre afin de savoir comment était bâti ce monsieur l'altéré, lequel criait si fort. Voyant une flamme longue, claire, et de forme haute et étrange, courant sur le gazon, il pensa que ce pouvait bien être la figure de quelque âme du purgatoire en peine de prières. Donc il récita plus de cent litanies ; mais en vain, car il entendait toujours crier : « Mouille, mouille ! je meurs de maie soif. »

Au chant du coq, il n'ouït rien davantage, et vit, avec grande joie, la flamme éteinte.

Venu que fut le jour, il alla en l'église ; là narra le fait au curé et fit dire belle messe pour le repos de la pauvre âme, bailla au clerc un peter d'or à cette fin qu'on en dît encore d'autres, et s'en revint réconforté.

Mais à la nuit suivante, la voix se plaignit de rechef aussi lamentablement qu'homme empêché à trépasser. Et ainsi pendant plusieurs nuits.

Ce dont Pieter Gans devint rêveur tout à fait.

Tel qui l'eût vu au temps jadis, rubicond, portant bonne bedaine et joyeux visage, chantant volentiers matines de bouteilles et vèpres de flacons, ne l'eût point reconnu sans doute.

Car il était si flétri, sec, maigre et de mine si piteuse, que les chiens abayaient le regardant, ainsi qu'ils font aux gueux portant besace.

II

Comment Jan Blaeskaek donne bon conseil à Pieter Gans pour son réconfort et où l'on voit chicherie punie amèrement.

Or, tandis qu'il se morfondait ainsi passant le temps en mélancolie et désespérance, et tout seul en un coin, comme lépreux, survint d'aventure, en l'hôtellerie, maître Jan Blaeskaek, brasseur de bière, fin compagnon et bien malicieux.

Cettui-ci, considérant Pieter Gans, lequel affoli et ahuri le regardait et branlait la tête comme un vieux, vint à lui et le secouant : « Ça, dit-il, éveille-toi, compagnon, je n'aime point de te voir là comme mort. » – « Las ! répondit Pieter Gans, je ne vaux guères plus, compère. »

– « Et d'où donc, dit Blaeskaek, t'est venue cette noire mélancolie ? »

Ce à quoi répondit Pieter Gans : « Viens-t'en en un lieu où nul ne nous puisse entendre. Là, je te veux détailler l'aventure. »

Ainsi fit-il. – Toutefois Blaeskaek l'ayant bien entendu : « Ce n'est point, dit-il, âme de chrétien, mais voix de diable ; il le faut contenter. Doncques va quérir en ta cave, bonne pipe de cervoise pour ensuite la rouler en ton clos, jusques à ce lieu où a lui la claire flamme. »

– « Ainsi ferai-je, » dit Pieter Gans. Mais à vêpres, pensant que cervoise était bien précieuse pour la jeter à diables, il mit au lieu où avait lui la flamme, grand bassin d'eau bien limpide.

Vers la minuit, ouït Pieter Gans une voix plus lamentable encore ullant : « Mouille, mouille, je meurs de maie soif. »

Et il vit la claire flamme danser comme enragée sus l'eau du bassin, lequel fut incontinent, avec grand fracas, brisé et ce si épouvantablement que les morceaux s'en venaient frapper les fenêtres de la maison.

Lors commença il suer la peur et plourer, disant : « C'est fini de moi, mon bon Dieu, fini de moi. Que n'ai-je suivi l'avis du sage Blaeskaek, car il est homme de bon avis, de bien bon avis. Monsieur le diable qui avez soif, ne me tuez point cette nuit, vous boirez demain bonne cervoise, monsieur le diable. Ha ! elle est réputée excellente par tout le pays, car c'est cervoise de roi et de bon diable comme vous êtes pour sûr. »

Ce nonobstant, la voix ullait sans repos : « Mouille, mouille ! »

« Las, las ! soyez patient un petit, monsieur le diable, vous boirez demain ma tant bonne cervoise. Elle m'a coûté bien des peters d'or, monsieur, et je vous en baillerai une pleine pipe. Voyez-vous point qu'il ne me faut étrangler cette nuit, mais demain seulement si je ne tiens parole. »

Et ainsi larmoya il jusques au chant du coq, lequel oyant et ne se sentant point mort, il récita matines joyeuses.

Au nouveau soleil, il s'en fut lui-même, quérir hors la cave la pipe de cervoise, la plaça sur le gazon, disant : « Voici à boire du

frais et du meilleur. Je ne suis point chichart ; adoncques ayez pitié de moi, monsieur le diable. »

III

Des chansons, voix, miaulements et
bruits de baisers amoureux que
Pieter Gans et Blaeskaek ouïrent
dans le clos, et de la belle façon dont
Monsieur de la Bonne Trogne se
tenait sur la pipe de pierre.

À la troisième heure, survint Blaeskaek et prit nouvelles. Mais, comme il s'en voulait aller, il fut arrêté par Pieter Gans, lequel lui dit : « Ayant celé le secret aux miens serviteurs de peur qu'ils n'en aillent caqueter à l'ecclésiastique, je suis comme seul en la maison. Il ne faut donc si tôt partir, car il peut advenir céans quelque méchante affaire, et pour lors il fera bon avoir du cœur au ventre. Seul je n'en aurai point, mais à deux nous en aurons de trop. Il

convient aussi nous bien armer en guerre. Et en place de dormir nous banquetterons et boirons allègrement. »

– « Mais du vieux, si me croyez, dit Blaeskaek. »

Environ vers la minuit, les deux compagnons chopinant en une salle basse, à ventres déboutonnés, mais non toutefois sans appréhension, ouïrent la même voix non plus lamentable mais joyeuse, chanter chansons en langue tout à fait étrange, et il y eut cantiques bien doux, comme qui dirait anges (parlant sauf leur respect), lesquels en paradis auraient bu trop d'ambroisie, voix de femmes bien célestes, miaulements de tigres, soupirs, bruits d'accolades et de baisers amoureux.

« Ho ! ho ! s'exclamait Pieter Gans, qu'avons-nous ici ? doux Jésus ! Ce sont diables pour sûr. Ils me vont vider la pipe entièrement. Et estimeront excellente ma cervoise et en voudront boire de rechef et à chaque nuit ulleront plus fort : Mouille ! mouille ! Et je serai ruiné, las ! las ! Ça, compagnon Blaeskaek – et ce disant tira son *kuyf*, lequel est, comme vous savez, un fort couteau bien affilé, – ça, il nous les faut chasser par force, mais je n'en ai le courage. »

– « J'y vais, répondit Blaeskaek, mais tantôt seulement, au chant du coq. On dit que diables lors ne mordent point. »

Devant le clair soleil levé chanta le coq.

Et il eut à ce matin, si martiale voix que l'on eût dit claire trompette.

Et ayant ouï la trompette, mirent fin subitement à leurs propos et chansons tous les diables buveurs.

Pieter Gans et Blaeskaek en furent grandement ravis et coururent au clos en grande hâte.

Pieter Gans, empêché à quérir sa pipe de cervoise, la vit muée en pierre, et au-dessus, était assis comme sus un roussin une manière de garçonnet nu tout à fait, garçonnet gentil et mignon, couronné de pampres allègrement, avec grappes pendant sur l'oreille. Et il avait en la main droite un bâton, ayant pomme de pin au bout et tout autour enlacés pampres et grappes.

Et le garçonnet, nonobstant qu'il fût de pierre, semblait vivant, tant il avait bonne trogne.

Grandement furent effrayés Gans et Blaeskaek, à la contemplation dudit garçonnet.

Et redoutèrent maléfice du diable et punition de l'ecclésiastique et jurèrent de n'en souffler mot à nullui, et mirent la figure, laquelle n'était point bien haute, en une noire cave où il n'était rien à humer.

IV

Où les deux bonshommes s'en vont
vers Brusselle, chef ville du Brabant
et des mœurs et condition de Josse
Cartuyvels le Coquassier.

Ce qu'ayant fait, s'en furent ensemble à Brusselle, consulter un vieil homme, coquassier de son métier, quelque peu frippe-sauce mais pourtant bien aimé par le commun peuple pour certaine fricassée de connil bien mélangée d'herbes rares et dont il ne demandait point gros. Et les dévotés gens le réputaient avoir commerce avec le diable, pour ce qu'avec ses herbes il guérissait hommes et animaux miraculeusement. Il vendait aussi bière, laquelle il achetait à Blaeskaek. Et il était laid à voir, goutteux, goitreux, flétri, jaune comme coing et ridé comme vieilles pommes.

Il demourait en un logis de méchante apparence, là où se voit de présent, la brasserie de bière de Claas Van Volxem. Gans et Blaeskaek, venant à lui, le trouvèrent en cuisine, besognant ses fricassées de connil.

Le coquassier, voyant Gans si piteux et mélancolique, lui demanda s'il avait quelque mal dont il voulût être guéri.

« Il ne le faut, dit Blaeskaek, guérir d'autre chose que de la maie peur qui le géhenne depuis tantôt huit jours. »

Lors, lui narra le fait du petit joufflu entièrement. – « Seigneur Dieu, dit Josse Cartuyvels, » car tel était le nom de ce docteur ès fricassées, « je connais bien ce diable et je vous vais montrer sa pourtraiture. » Et les menant au haut de son logis en une petite salle, il leur fit voir en une galante image, le susdit diable menant noces en compagnie de bonnes commères et joyeux compagnons à pied de bouc.

– « Et comment a nom, dit Blaeskaek, ce joyeux garçonnet ? »

– « Bacchus, je pense dit Josse Cartuyvels. Au temps jadis il était dieu, mais à la gracieuse venue de Notre-Seigneur Jésus-

Christ – ci à trois se signèrent, – il perdit toute force et divinité. Il fut bon compagnon et notamment inventeur de vin, bière et cerveise. Possible est, que pour ce, en place d'être en enfer, il soit en purgatoire seulement, où il a pris soif, sans doute, et, par permission céleste, a pu monter sur terre, une pauvre fois, pas davantage, et là chanter cette lamentable chanson qu'avez en votre clos ouïe. Mais je pense qu'il ne lui fut point octroyé crier sa soif ès pays où vin se boit, mais bière seulement, et qu'ainsi il est venu chez maître Gans, sachant bien là trouver du meilleur. »

– « De fait, dit Gans, de fait, ami Cartuyvels, le meilleur de toute la duché, et il m'en a avalé une pleine pipe, sans m'en payer la moindre piécette d'or, d'argent, voire même de cuivre. Ce n'est point là conduite d'honnête diable. »

– « Ha, dit Cartuyvels, vous errez grandement et n'entendez rien à votre bien. Mais, si vous me voulez entendre, vous tirerez dudit Bacchus profit manifeste, car il est dieu des joyeux buveurs et bons hôteliers, et il vous veut avantager, je crois. »

– « Adoncques que nous faut-il de présent faire, interrogea Blaeskaek ? »

– « J'ai ouï dire que ce diable est fol énamouré de soleil. Tirez-le premièrement de cette noire cave, puis le mettez en un lieu où luisse le jour, j'entends dire sus un haut bahut en la salle où sont vos buveurs. »

– « Doux Jésus, s'exclama Pieter Gans, telle manière de faire est idololâtrie. »

– « Point, dit le coquassier, j'entends seulement que placé où j'ai dit, humant l'odeur des pintes et flacons et oyant propos

joyeux, il en sera ébaudi tout-à-fait. Et ainsi soulagerez-vous les pauvres morts chrétiennement. »

– « Mais si, dit Pieter Gans, l'ecclésiastique sent le vent de cette statue ainsi montrée à tous sans vergogne ? »

– « Il ne vous pourra charger de péché, car innocence ne se cèle point. Même vous ferez contempler ce Bacchus à vos parents et amis apertement, et direz que l'avez de hasard trouvé en terre, en un coin de votre clos. Ainsi paraîtra il antiquaille, comme il est. Veillez toutefois à oublier son nom devant un chacun et l'ayant par ris nommé Monsieur de la Bonne Trogne, instituez en son honneur joyeuse confrérie. »

– « Ainsi ferons-nous, » répondirent ensemble Pieter Gans et Blaeskaek, qui s'en furent non sans avoir toutefois baillé au coquassier deux beaux sols pour sa peine.

Il les voulut pourtant retenir, afin de leur servir de sa céleste fricassée de connil, mais Pieter Gans demeura sourd, disant en soi que c'était cuisine de diable, malsaine à tout stomach chrétien. Donc issirent hors et se déportèrent vers Uccle.

V

Des longs devis et perplexité grande
de Pieter Gans et de Blaeskaek

touchant la statue du diable joufflu ;
à Uccle ils s'en revont ayant pris
résolution.

Cependant qu'ils cheminaient : « Ça, compagnon, dit Gans à Blaeskaek, quel est ton avis de ce coquassier ? »

– « Graine d'hérétique, répondit Blaeskaek, païen et contempteur de tout bien et vertu. Car c'est là traître et méchant conseil qu'il nous a baillé. »

– « De fait, mon bon ami, de fait. Et n'est-ce point aussi hérésie grande de nous oser venir narrer que ce joufflu dessus sa pipe, a inventé bière, vin et cervoise, nonobstant qu'à chaque dimanche il nous a été prêché en l'église que saint Noé, par conseil de Notre-Seigneur Jésus-Christ (ci, à deux se signèrent), a inventé telles choses. »

– « Quant à ce qui est de moi, dit Blaeskaek, je l'ai ouï plus de cent fois. »

Ci se séant sur l'herbe, commencèrent se repaître d'un beau saucisson de Gand, par Pieter Gans emmené en prévision de la faim à venir.

– « Là, là, dit-il, n'oublions point le *Benedicite*, mon ami. Et ainsi peut-être ne serons-nous point brûlés. Car c'est à Dieu que nous devons cette viande : qu'il nous doint de toujours demeurer en sa sainte foi. »

– « *Amen*, dit Blaeskaek ; mais, compère, il nous faudrait bien ensemble casser cette méchante statue. »

– « Qui n’a point moutons à garder, ne craint point loups, et tu parles à l’aise de casser ce diable. »

– « Ce serait acte bien méritoire. »

– « Mais s’il vient encore à chaque nuit lamentablement uller : « Mouille, mouille, » et s’il prend colère contre moi et jette sorts sur ma bière et mon vin et me fait pauvre comme Job. Nenni, mieux vaut suivre le conseil du coquassier. »

– « Ains, si l’ecclésiastique a connaissance de la statue, et tous deux nous mande devant son tribunal, et nous fait brûler comme hérétiques et idololâtres. »

– « Ha ! dit Gans, voici le bon Dieu et le méchant diable qui se vont combattre dessus notre pauvre corps, nous sommes mis à néant, las, las ! »

– « Ça, dit Blaeskaek, allons devant les bons pères directement et leur narrons le fait sans menterie. »

– « Las ! las ! nous serons brûlés, mon compère, brûlés incontinent. »

– « Je crois bien qu’il est moyen de nous tirer d’un tel danger. »

– « Il n’en est pas, mon ami, il n’en est pas et nous serons brûlés, je me sens jà tout rôti. »

– « J’ai trouvé le moyen, dit Blaeskaek. »

– « Il n’en est point, mon ami, il n’en est aucun, sinon la clémence des bons pères. En voyez-vous point arriver aucun portant besace ? »

– « Point. »

– « Si en voyez, lui faut donner tout notre saucisson – avons-nous dit les *Grâces* ? – et tout le pain que nous avons ici, et

l'inviter bien respectueusement à venir au logis, manger quartier d'agneau rôti, bien arrosé de vin vieux. Je n'en ai point beaucoup, mais je lui baillerai tout à boire volontiers. En voyez-vous point venir ? »

– « Point, dit Blaeskaek. Mais ouvre ici tes oreilles de lièvre, je vais te donner bon avis, car je te veux du bien, pleurard : il nous faut suivre à demi le conseil du coquassier, à demi seulement, entends-tu. Ce serait idolâtrie effrontée de montrer en la salle de nos festins cette statue. »

– « Las, las diable, oui, tu l'as dit. »

– « Adoncques, plaçons-la en une niche, laquelle sera bien fermée, hors mis une ouverture en haut pour lui expirer ; là nous mettrons bonne pipe de bière, et le prierons de n'en point user trop et sera le diable en la grand'salle de ton hôtellerie, où il se tiendra coi assurément, car il s'y pourra délecter ès chansons de buveurs, cliquetis de gobelets et sonneries de bouteilles. »

– « Point, dit Gans, point, il nous faut suivre l'avis du coquassier, car mieux que nous, il s'entend ès diables ; quant à celui-ci nous veillerons à le bien éjouir selon nos pauvres moyens, ce nonobstant je pense que nous serons un jour brûlés, las ! las ! »

Où l'on voit qu'il n'est point de bon
diable et du traître tour que cettui-ci
joua aux pauvres femmes des
buveurs.

Venus en la Trompe, les deux bonshommes tirèrent de la cave la statue du diable joufflu et la placèrent avec grand respect au haut d'un bahut, lequel était en la salle des buveurs.

Au lendemain vinrent chez Pieter Gans presque tous ceux d'Uccle, ainsi réunis à cause que l'on avait, ce jour-là, vendu à Stalle publiquement deux chevaux bien nourris par feu l'échevin Jacob Naeltjens. Son fils ne les avait voulu garder, disant que bonhomme doit son destrier avoir en sa pantoufle.

Ceux d'Uccle, considérant sus le bahut la statue du petit joufflu, en furent ébahis et joyeux, et notamment quand Blaeskaek leur eut dit qu'il se nommait M. de la Bonne-Trogne et qu'il fallait, sans tarder du tout, fonder en son honneur, par ris, joyeuse confrérie.

Ils le voulurent bien et résolurent ensemble que nul ne pourrait être frère comme eux, s'il ne buvait, pour son baptême, vingt et quatre horribles gobelets de bière, ce pendant qu'on frappait douze coups sus la bedaine la mieux enflée de la compagnie.

À chaque soir, ils s'assemblèrent en la Trompe et burent assez, comme vous le pouvez croire.

Le merveilleux était que nonobstant ce, ils besognaient tout le jour en braves hommes, aucuns à leur ouvroir, aucuns à leur

métier, autres aux champs, et contentant un chacun. Mais les commères point, car sitôt vèpres, tout mari ou fiancé, sans se soucier d'elles le moins, s'en allait en la Trompe et y demeurait jusques au couvre-feu.

Bonhomme retiré en sa bonhommière ne battait point sa femme, ainsi que font aucuns buveurs, mais il s'allait près d'elle coucher et aussitôt, sans lui avoir rien dit, commençait dormir dru et sonner du nez telles fanfares que sonne du groin Messire Pourceau.

Lors la pauvre femme de dauber, chatouiller, nommer par son nom l'endormi, afin qu'il lui contât autres nouvelles, mais le tout bien inutilement : autant eût valu battre de l'eau pour en tirer du feu.

Ils s'éveillaient tous au chant du coq seulement, mais leur humeur matinale était si colère et tempêteuse, que nulle femme (j'entends dire de celles qui n'étaient point par lassitude endormies) ne leur osait sonner mot, et de même à l'heure de la réfection. Ceci eut lieu par les traîtres pouvoir et influence du diable joufflu.

De là vint grande tristesse emmi les commères, lesquelles disaient toutes que si pareil jeu devait durer, la race de ceux d'Uccle ne faillirait à s'éteindre, ce qui serait grand pitié.

Du Grand Parlement des Commères.

Adoncques, il fut résolu entre elles de sauver la commune, et pour y bien pourvoir, elles, cependant que leurs maris buvaient chez Pieter Gans, s'assemblèrent en la maison de la dame Syske, laquelle était grande, grasse, parlait haut assez, avait du poil au menton et était veuve de cinq maris ou sept, je n'en oserais affyer le nombre par crainte de menterie.

Là, par mépris de leurs maris ivrognes, elles s'abreuèrent de belle eau claire.

Étant bien assemblées, jeunes de ci, vieilles de là, laides emmi les vieilles, la dame Syske ouvrit le propos en disant qu'il fallait aller incontinent en la Trompe, et là si bien battre tous ces buveurs qu'ils en fussent pour huit jours esrénés et meurtris.

Les vieilles et laides applaudirent des pieds, des mains, de la bouche et du nez le propos. Ce fut beau tapage, vous m'en pouvez croire.

Mais les jeunes et belles se tinrent mutes comme poissons, sauf une, bien gente, bien frisque et bien mignonne, ayant non Wantje, laquelle dit avec grande modestie et rougeur qu'il n'était point utile battre ainsi ces bons hommes, mais qu'il fallait les amener à bien par douceur et par ris.

Ce à quoi répondit la dame Syske : « Petite, tu ne t'entends point ès hommes, car tu es pucelle, je crois. Quant à moi, je sais bien comme j'ai mené mes divers maris, et ce n'était par

douceur ni par ris, je l'affye. Ils sont très passés, les braves hommes, que Dieu ait leurs âmes, mais je me souviens d'eux clairement et sais bien qu'à la moindre faute je leur faisais danser la danse des bâtons sur le pré d'obéissance. Nul n'eût osé manger ne boire, éternuer ne bâiller que je ne lui en eusse devant octroyé bonne permission. Le petit Job Syske, mon dernier, était coquassier en ma place au logis. Il me fit bonne cuisine, le pauvre bonhomme. Mais je le dus bien battre pour l'amener à ce, et ainsi des autres. Doncques, petite, quittons tous ces ris et douceurs, ils valent peu, je l'affye. Allons plutôt incontinent cueillir bons bâtons de bois vert, commodes à trouver, puisque sommes en printemps, et nous déportant en la Trompe, faisons y pleuvoir bonne rosée de coups sus ces indifèles maris. »

Voici vieilles et laides de ulla et tempêter de rechef horriquement, s'écriant : « Sus, sus aux ivrognes, il les faut dauber, il les faut pendre. »

VIII

De la grande ruse qui est en toutes
femmes et des modestes propos que